

CINEMA

« UN AMOUR A CASABLANCA », de Abdelkader LAGTAA

Une tragédie symbolique

Pour sa première fiction, le réalisateur marocain Abdelkader Lagtaâ filme un triangle amoureux insolite qui touche aux blocages de la société de son pays. Qu'il force le respect ou qu'il choque pour ses audaces, " un amour à Casablanca ne peut laisser indifférent.

Une jeune lycéenne de 18 ans, esseulée après la mort de sa mère et la fugue de sa sœur, supporte mal sa marâtre et la rigueur de son père. Elle s'attache à Jalil, un séduisant fonctionnaire de 50 ans. Frustré par l'échec de son mariage, ses difficultés professionnelles, Jalil investit beaucoup dans sa liaison avec la jeune Saloua. Pourtant, elle s'aperçoit vite qu'elle ne peut s'épanouir en compagnie de cet homme fragile, possessif, dont elle supporte mal les atermoiements " de vieux".

Sa rencontre avec Nadjib, un jeune photographe, la pousse à rechercher une relation plus saine. Elle pose pour lui, le suit dans quelques reportages. Jalil, délaissé, s'inquiète et découvre leur liaison. Il éprouve un désespoir furieux lorsqu'il s'aperçoit que son rival est son propre fils. Ses réactions violentes provoquent une confrontation qui débouche sur un dénouement tragique.

Derrière l'histoire d'amour, Abdelkader Lagtaâ traite, d'une manière symbolique, la situation du Maroc où, selon lui, " la tradition, la pression sociales sont écrasantes. Les choses ne peuvent évoluer, car il y a blocage. Ici, cette parabole est traitée au niveau érotique".

L'affrontement destructeur d'un père et d'un fils dépasse le conflit des générations. " Quand on est pour la vie, on est pour la jeunesse, affirme le réalisateur. Il faut que la succession se passe d'une manière non violente. La jeunesse ne peut être porteuse d'espoir que si elle opte pour le changement".

En constatant que les traditions perdues sans jamais avoir été remises en question, Abdelkader Lagtaâ souhaite " qu'elles s'adaptent aux évolutions économiques du pays. Elles constituent nos racines, mais ne peuvent être acceptées de la manière rigide dont elles régissent la vie".

Sans vedettes "locomotives"

Adepte d'un changement profond des men-

talités, le cinéaste met en scène une jeune fille qui cherche une relation amoureuse fondée sur le partage: "il y a une apparence de libéralisme, on croit que la femme jouit d'un statut évolué, mais les tabous continuent à fonctionner d'une manière plus subtile qu'avant. Au niveau de la législation, la femme est toujours sous la tutelle du père et du mari".

Plongé dans l'ambiance urbaine de Casablanca, où s'est effectué le tournage, le film entend " provoquer une réflexion" par le biais d'une histoire qui puisse émouvoir. "C'est un film réaliste, il reflète une réalité sur laquelle les gens veulent qu'un regard critique soit posé", affirme le cinéaste, que ses détracteurs taxent de vulgaire, en pensant qu'il n'est pas encore temps de soulever le problème de mainmise sur les responsabilités par la génération de 50 ans, de passation de pouvoir à la jeunesse, d'émancipation sexuelle, de transformations sociales, de présence croissante des intégristes dans les administrations, de consommation de drogues...

Depuis sa formation de cinéaste en Pologne, et malgré sa participation à une fiction collective en 1977, " Les cendres du clos", A. Lagtaâ s'est toujours efforcé de traiter la réalité par des documentaires de court métrage: " Le silence et la parole" (1980), " Le droit du regard" (1981), "Rabi"(1984), " Le dévoilement" (1985) ou le long métrage: " La femme rurale", co-réalisé en 1987.

Pour favoriser l'identification aux personnages, il refuse des visages surexploités par la télévision, et préfère deux jeunes acteurs non professionnels, accompagnés de Ahmed Nadji, qui joue Jalil, comédien marocain expatrié depuis 1970. Sans vedettes " locomotives", le film, entièrement tourné et post-produit au Maroc, entend s'imposer sur un marché où " l'a part du cinéma marocain est minime", déplore le réalisateur. "La censure existe toujours et elle freine", renchérit-il, en précisant que tous les pays ne censurent pas la même chose.

Pour débiter la production, Abdelkader Lagtaâ avait bénéficié d'une aide de 400 000 FF (600 000 dinars) de la commission autonome du pays. Défrayés par des salaires symboliques, techniciens et acteurs ont participé à l'aventure, quelques entreprises ont sponsorisé la régie. " Le tournage a été passionnant, mais très dur à cause du peu de moyens dont je disposais", se rappelle l'auteur qui travaille déjà à un autre projet, " La porte close", qui pourraient être une co-production française.